

Commerces et artisans de **MOUTHIERS~SUR~BOËME** *dans les années 1950*

En guise d'avertissement

Même s'il est très utile à l'historien à qui il peut servir de point de départ à une recherche pointilleuse, le travail de mémoire ne doit pas être confondu avec de l'histoire. Sujet à des erreurs qui appartiennent au ressenti, l'appel aux souvenirs, surtout aux souvenirs de ceux qui étaient alors des enfants, possède beaucoup de charme et raconte une histoire dans laquelle la légende des jours et des amitiés joue un rôle que rien ne peut remplacer. Pour un enfant, le spectacle que proposent les adultes ne manque pas de mystère et les paroles donnent lieu à interprétation... En faisant appel aux mémoires pour effectuer ce travail propre à rendre vivant le tissu local des années 50, l'association Boëme Patrimoine a, modestement, souhaité permettre à chacun de prendre plaisir à parcourir un environnement que les années et les techniques ont fait oublier. Boutiques et ateliers ont pu être assez facilement remis à leur exacte place : ils étaient animés par des hommes et des femmes qui sont les personnages du monde côtoyé à la sortie de l'école, à une époque où les traces de la guerre étaient encore très présentes et où le quotidien proposait son lot de difficultés.

Etablissements Albert Brégier

Peinture en bâtiment et vitrier, de père en fils et petit-fils.

L

Albert Brégier a formé plusieurs ouvriers : Jean Gachinois, Kleber-Maurice Métayer, Guy Suppeau...

Jean Gachinois s'est ensuite mis à son compte.

Jean-Jacques, fils d'Albert, a travaillé avec lui avant de devenir à son tour, patron avec, comme ouvrier, Jean Rivet. Très actifs tous les deux, ils travaillaient du pinceau comme de la langue, dans la bonne humeur. Comme on dit, en Charente : « La goule ne leur fermait pas ! ».

Ils signaient leur travail et, sous la tapisserie, il est fréquent de trouver leurs noms et la date. Sous certaines de ces tapisseries, se trouvent ces mots :

« Quand vous lirez ces lignes, mes dents ne me feront plus mal ! »



Garage Edgard Guillemeteau

Mécanicien, garage automobile 70 rue de la Boëme

Venant de Blanzac, Edgard Guillemeteau a repris le garage à l'abandon, succédant à Alfred Millemont qui, lui, ne s'occupait pas des voitures.

Guy Savin a pris sa suite en 1960.



Peinture de Jean Paul Lang 1947-2017

Epicerie buvette Nebout

Valentine Guillemeteau et Edgard Nebout

Valentine Guillemeteau tenait ce commerce avec son père, Edgard Nebout, raison pour laquelle on a continué à parler du « Magasin Nebout ».

Ce commerce était un peu la caverne d'Ali-Baba ! On y trouvait : épicerie, mercerie, un peu de quincaillerie, jouets...de tout ! Et la buvette : Il y avait le zinc, pour les ouvriers de l'usine, à l'embauche et, surtout, à la débauche. La buvette était pleine, bruyante, très animée et, devant la porte, vélos, mobylettes, quelques voitures attendaient leurs propriétaires...

Parfois les ouvriers de l'usine venaient en catimini acheter des remontants, « un p'tit litre de rouge », ou le nécessaire pour fêter un anniversaire. A la sortie de l'école, les enfants achetaient leurs sucettes, leurs petits réglisses ou leurs bâtons de cannelle...

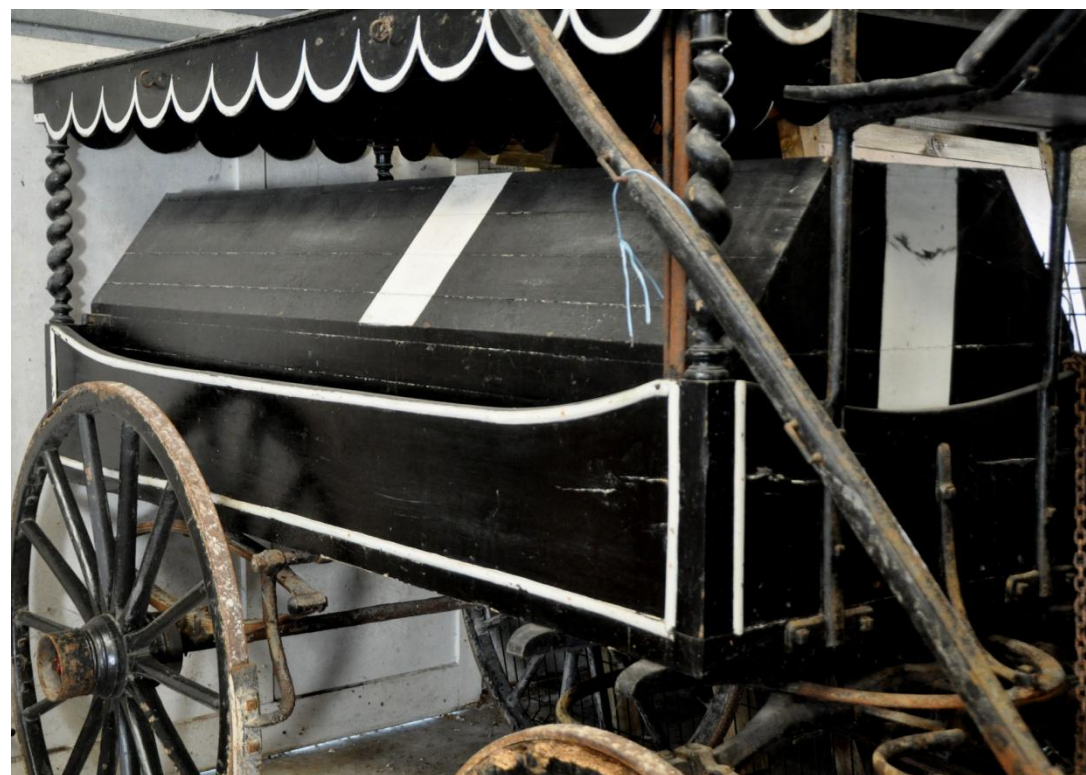


Entreprise Pierre Berthet

Menuiserie, ébénisterie, pompes funèbres.

A Mouthiers, plusieurs familles ont encore des meubles fabriqués par Pierre Berthet et, dans les années 50, il a fait de nombreux cercueils. Le corbillard était normalement conduit par Camille Babin mais il est arrivé qu'il soit remplacé par la camionnette jaune de Pierre Berthet.

Sa femme Germaine Berthet était brodeuse, couturière, et surtout retoucheuse.



Docteur Decressac et Allos *Mme Manant*

La médecine à Mouthiers :

Jusqu'en 1954, le docteur Georges Decressac a officié ici, puis le docteur Michel Allos a pris sa succession. La salle d'attente se trouvait au premier étage.

Madeleine Manant était la sage-femme, depuis les années 30 : elle habitait la Croix Ronde et tous les enfants de cette époque sont nés, de ses mains, à Mouthiers.

Photographie : le docteur Decressac et sa femme photographiés par Alain Porte à Mouthiers.



L'école des filles

Jusqu'en 1952, elle se composait de 3 classes :
Classe enfantine-cours préparatoire (filles et garçons), avec Mme Dubourgdieu
Cours élémentaire avec Renée Feron
Cours moyen-fin d'études avec Marguerite Pagnoux.

Après 1952, 4 classes :
Classe enfantine (filles et garçons) avec Eliette Dedieu
Cours préparatoire avec Fernande Barbier
Cours élémentaire avec Renée Feron, puis Jany Duparcq
Cours moyen-fin d'études avec Marguerite Pagnoux

Il y avait aussi une cantine (filles et garçons), la cantinière étant Simone Fabre. En général, les enfants du bourg ne mangeaient pas à la cantine.



Photographie : Classe enfantine mixte d'Eliette Dedieu en 1959.

L'école des garçons

Elle se composait de 2 classes :

Cours élémentaire avec Marie-Louise Hougard

Cours moyen-fin d'études avec Lucien Hougard

Dans les années 50, les enfants viennent à l'école à pied, depuis parfois 3 ou 4 Km, par tous les temps. Tout ceci, enfants des écoles, ouvriers et ouvrières de l'usine, créait beaucoup d'animation dans le bourg, avant 9 heures et à 16h30.

L'école était entretenue par deux balayeuses, Louise Joffre et Louise Lamothe, l'une très mince et l'autre plus ronde (on les surnommait Laurel et Hardy) : Elles parlaient fort et se chamaillaient souvent.

Il est à remarquer que, à cette époque, les enfants venaient seuls à l'école, n'étaient que très rarement accompagnés par leurs parents, contrairement à ce qui se passe désormais. Le plus souvent, les plus grands avaient la responsabilité des plus petits.



La mairie

Rue de la Boëme jusqu'en 1951

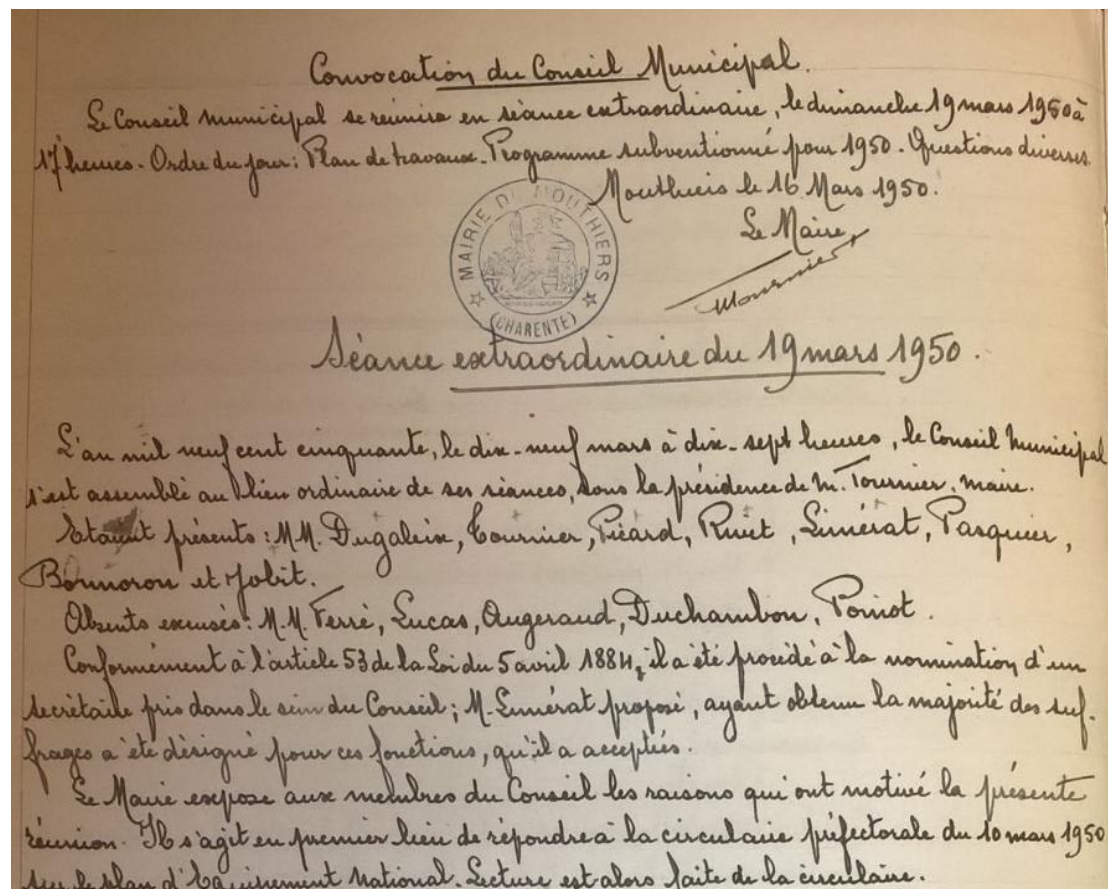
La mairie est restée ici jusqu'en 1951.

Une salle servait pour les réunions et les mariages et il y avait aussi un petit bureau.

A partir de 1953, André Laroche, patron de l'usine, était le maire : Il succédait à Henri Tabuteau, maire en 1953, de mars à juillet, lui-même ayant succédé à Maurice Tournier.

Odile Métayer était la secrétaire de mairie, parfois remplacée par Janine Bleuvais.

Extrait du registre des délibérations du Conseil municipal du 19 mars 1950.



Épicerie Soulet

Épicerie, bazar, journaux :

Le magasin était tenu par Alice Soulet et c'était un vrai capharnaüm qui plaisait beaucoup aux enfants à cause des bonbons et des jouets. On y trouvait aussi du vin, des sardines de baril, des graines en sacs... Quand on y entrait, il fallait parfois appeler la patronne !

En face de ce petit bazar, où l'on proposait aussi des canevas et des tricotins, se trouvait le garage tenu par Maurice Soulet (cycles et mobylettes) : devant la porte, se trouvait la pompe à essence manuelle. C'était un lieu de rencontre où l'on s'arrêtait pour discuter.

Mr et Mme Soulet aimaient beaucoup les enfants. Ils avaient d'ailleurs adopté une fille, Annick, évidemment très gâtée à qui ils faisaient fréquemment des cadeaux et certains s'en souviennent encore !

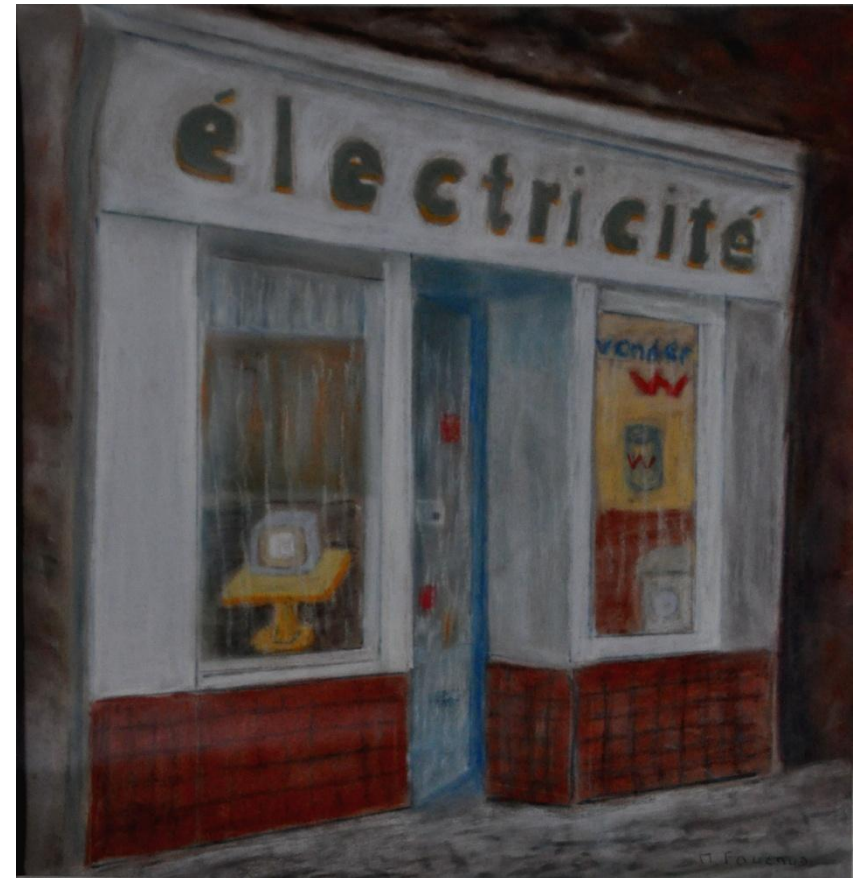


Manant père et fils

Électriciens :

Gabriel et Jean Manant avaient un petit atelier constitué d'une seule pièce où ils faisaient les réparations, surtout pour les postes radio. Il n'y avait pas encore de machines à laver, de téléviseurs ou de réfrigérateurs...

Les deux électriciens faisaient beaucoup de travail à domicile : électricité des maisons, mais aussi clôtures électriques.



Les Docks

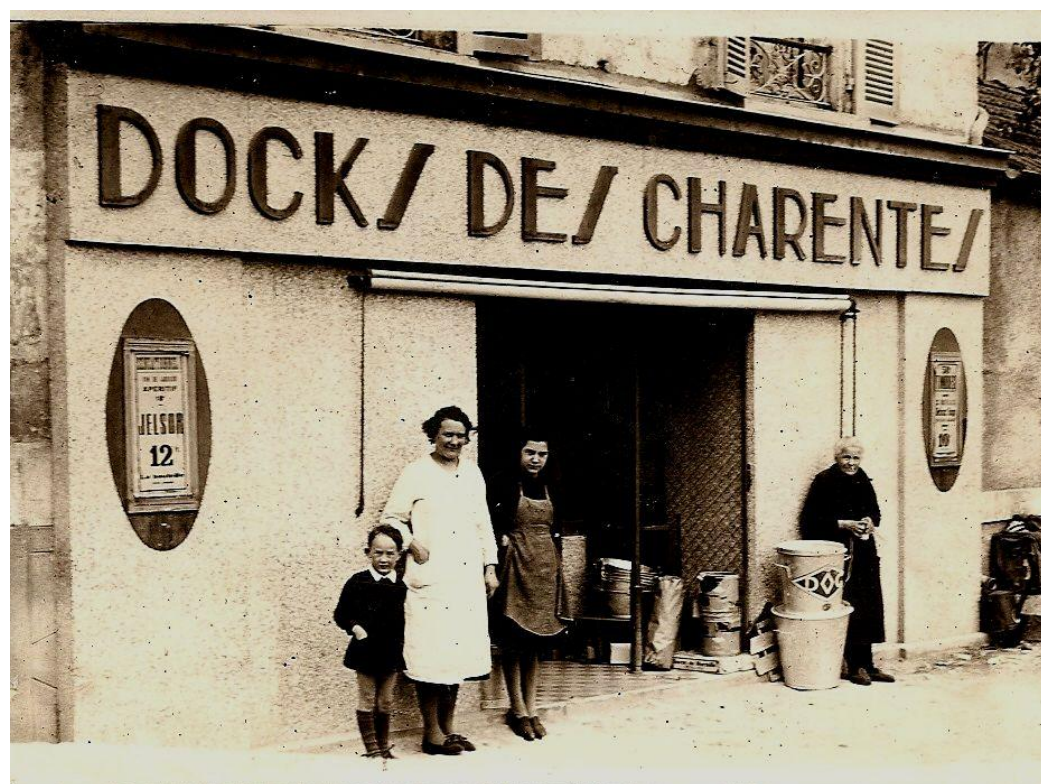
Marcel et Eugénie Liners

Installés au N° 40 de la rue de la Boème, il s'agissait d'une succursale des Docks de Charente et l'on y vendait légumes, fruits et épicerie. Le fils, Claude, travaillait avec ses parents et faisait les tournées.

A la fin des années 50, le magasin a été déplacé au N°50 de la même rue : on y voit encore l'enseigne.

Parfois, Marcel Liners approvisionnait en vin les ouvriers qui avaient un jardin dans les varennas : pour cela, il utilisait son bateau.

Ils ont ensuite été remplacés, dans ce nouveau magasin, par Mr. Et Mme Brisson



Claude Gouet

Bourrelier - tapissier

Le bourrelier était alors l'artisan qui confectionnait tout ce qui était nécessaire à l'attelage des chevaux (collier d'épaule, guides, courroies diverses) : dans son atelier, cela sentait le cuir et la colle.

Installé depuis 1959, Claude Gouet réparait aussi fauteuils et canapés, fabriquait les matelas. Liliane, son épouse, était couturière retoucheuse. Tous les deux élevaient des abeilles et vendaient le miel, ainsi que des noix.

Photographie : Claude Gouet photographié par Alain Porte dans son atelier.



Alice et Clotaire Pineau

Épicerie et garde champêtre

Alice Pineau était toujours sur le seuil de la porte et les enfants étaient attirés car, dans son magasin, on trouvait toutes sortes de bonbons, dans des grands bocaux. On y trouvait aussi des haricots en grains, des boîtes de bouillon Kub, Knorr, Maggi...du chocolat Cémoi...

Le magasin était tout petit mais réglisse, cannelle, sucettes, sucres d'orge, roudoudous y avaient toute leur place. Pour Noël ou pour la fête des mères, elle essayait de vendre des choses et disait aux enfants, pour les attirer :

« Dis à ta maman que j'ai ceci ou cela...Elle fera une affaire...Allez, va, je t'attends... » !

Clotaire Pineau, son mari, était garde-champêtre, le dernier de la commune, avec son tambour : Il était très coléreux, mais aussi très dur au mal ! S'étant coupé le doigt, pour arrêter le sang, il avait mis le moignon restant dans un tube d'aspirine dans lequel il est resté coincé et qu'il a fallu découper !...

A cette époque, le garde-champêtre était responsable, sous l'autorité du maire, de la police municipale : à Mouthiers, comme partout, les enfants ne l'aimaient pas beaucoup et il leur faisait peur !



Gilberte Allemand

Couturière

Robes, manteaux, tailleurs, corsages...jusqu'en 1956, Gilberte Allemand, comme toutes les couturières avait beaucoup de commandes, en particulier à l'occasion des mariages et des fêtes (Noël, Pâques, Toussaint...).

Les journées de travail étaient souvent très longues, même si Ida Portain, Blanche Forgeron et Christiane Doussau venaient aider Gilberte Allemand. Cette dernière, qui était la maman d'Eliette Dedieu, a ainsi travaillé à Mouthiers jusqu'en 1956, date à laquelle elle est allée travailler à Angoulême, prenant le train matin et soir.

Les gens qui passaient commande arrivaient avec leurs coupons de tissus : La couturière travaillait devant sa fenêtre qui donnait sur la rue : quand il faisait beau, elle ouvrait et les gens s'arrêtaient pour discuter. Il n'y avait alors pas de circulation, donc pas de poussière.



Henri Durousseau

Bois et charbon

Henri Durousseau faisait les tournées avec une camionnette que conduisait son gendre, Charles Sarrazin, jusqu'en 1955. Le travail était pénible car il fallait porter les sacs de charbon. André Milan a pris la suite d'Henri Durousseau : il vendait aussi du fuel. Devant certaines maisons, se remarque encore, au pied du mur, un soupirail couvert d'une grille : c'est par cette ouverture que se faisait l'accès direct à la cave.



Louis Dubois

Coiffeur pour hommes

Le coiffeur vendait aussi cartes et articles de pêche : il fabriquait les balances avec lesquelles on allait à la pêche aux écrevisses. A cette époque, les coiffeurs vendaient souvent les articles de pêche.



Restaurant du centre

Victorine Videau et Blanche Forgeron

Le restaurant était ouvert 7 jours sur 7 et proposait une cuisine familiale. On y organisait aussi des bals et des séances de cinéma (les tourneurs forains étaient Jean Déclides ou René Charles, qui venaient avec un triporteur).

Il y avait beaucoup d'animation autour de ce commerce qui accueillait des pensionnaires, mais surtout les ouvriers, les jeunes et les sportifs qui envahissaient la rue, s'asseyaient sur le pont. A cette époque, il n'y avait pas beaucoup de circulation automobile. Il y avait aussi une grande activité avec les mariages, les baptêmes et les communions...Le bistrot était toujours plein ! On y jouait aux cartes, tous les jours, et des concours étaient organisés (belote, manille, rimps...) avec des lots. En jouant, on buvait du rouge ou du blanc limé (c'est-à-dire du vin blanc coupé de limonade).

Autour de la table de jeu, on pouvait voir l'acteur Jules Berry, qui était passionné de cartes, ainsi que certains autres acteurs qu'il invitait.



Photographie : Devant le café du centre, 1940-1950.

Restaurant du centre

Victorine Videau et Blanche Forgeron



Photographies : Café du centre en 1950, Archives municipales issues de la collection de Jacqueline Brouillet.



Les boucheries

Noémie Battu et Louis Forgeron

Octave Chiron - Louis Brantôme

Henri et Jeanne Thomas

Il y avait deux boucheries, à Mouthiers, qui avaient la particularité d'être situées l'une en face de l'autre et qui proposaient toutes les viandes sauf la volaille. Les bouchers achetaient les animaux aux fermiers, par l'intermédiaire des marchands de bestiaux, les tuaient et les préparaient eux-mêmes (dans les boucheries, on voyait les carcasses qui pendaient aux crochets). Bouchers et bouchères avaient de grands tabliers blancs et d'énormes couteaux. Il y avait bien sûr de la concurrence entre eux, mais parfois ils s'aidaient.

La boucherie Noémie Battu - Louis Forgeron (dit P'tit Louis) : Ils avaient été remplacés, en 1952 par Octave Chiron, mais ont repris le commerce de 1954 à 1956 avant de laisser à Louis Brantôme à partir de 1956. Leur abattoir était situé rue du Chemin de l'Ecole, et les cochons, que l'on entendait « ciler », étaient grillés, grattés et lavés, au milieu de la rue. Noémie Battu préparait les commandes des ouvrières de l'usine qu'elles déposaient en allant au travail.

La boucherie Henri et Jeanne Thomas : avec eux, travaillait leur neveu Paul Lacoste. Pour l'abattage, ils disposaient de plus de place, l'abattoir étant situé derrière la boucherie, mais là aussi, on entendait les cochons. Jeanne Thomas parlait aux gens en tenant toujours son couteau à la main.

Les boucheries



Les boucheries



Ninie Brisseau

Laveuse

En fait, elle s'appelait Eugénie, mais pour tout le monde, elle était Ninie, et on appelait même Ninie son fils ! Ce dernier, qu'elle aimait beaucoup, a été le seul monastérien tué durant la guerre de Corée. Ninie était très gaie, très bavarde, très populaire, en particulier auprès des jeunes garçons...

Elle lavait le linge de beaucoup de foyers, surtout les langes des bébés, par tous les temps. On la voyait déambuler dans la rue avec sa brouette chargée (les brouettes des laveuses étaient à claire-voie, pour que l'eau puisse mieux s'écouler). Elle rinçait le linge à la rivière. Les outils de la laveuse, qu'elles mettaient par-dessus le linge, dans la brouette, étaient la selle (planche à laver dans laquelle elles s'agenouillaient) et le battoir.



Suzanne Fongeron

Couturière

Elle avait un atelier tout en longueur et elle employait beaucoup d'apprenties. Ainsi, elle a formé : Denise Essely, Paulette Lauzeille, Denise Soulard, Josette Clenet, Liliane Clenet, Andrée Solas, Paulette Versaveau, Sylvette Sauvet...

Dès qu'il faisait beau, les portes de l'atelier étaient ouvertes, ce qui permettait aux jeunes apprenties de parler avec les garçons qui aimaient se réunir devant chez le coiffeur situé juste en face : il y avait donc beaucoup de gaieté, en cet endroit, et une occasion de tenter de séduire...

Comme chez Gilberte Allemand, le travail ne manquait pas pour la couturière : ce n'était pas rien, par exemple, d'habiller tout un mariage, de faire le plissé des jupes. Alors, les couturières avaient l'habitude de se coucher tard et de se lever tôt.



Roger Aupetit

Coiffeur pour hommes

Son échoppe était située en face de chez la couturière et c'était vraiment le salon où l'on causait, lieu de rencontre entre les jeunes et les moins jeunes.

Le poste de radio était toujours allumé, ce qui permettait d'écouter le sport (il n'y avait pas la télé à ce moment-là, et l'arrivée de l'étape du Tour était un grand moment) et les chansons que l'on reprenait en chœur (Etoile des neiges, Rossignol de mes amours, La petite diligence...)

On y buvait aussi quelques bonnes bouteilles.

Etienne et Esilda Dussidour

Bureau de tabac

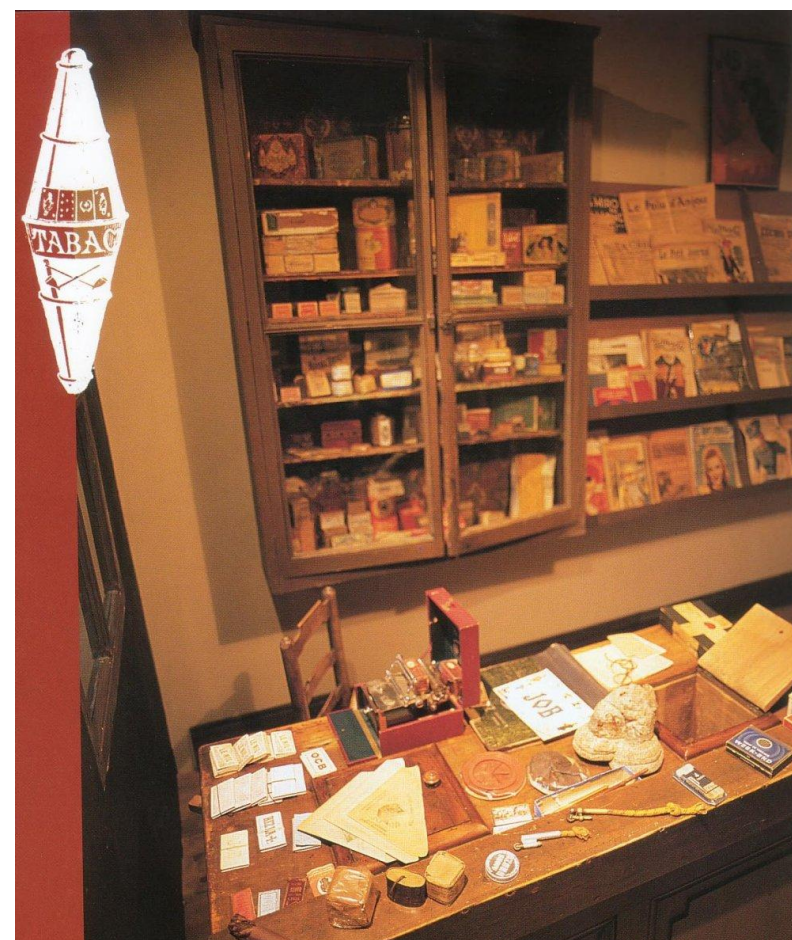
Le magasin était divisé en deux parties :

A gauche, Etienne avec le bureau de tabac, les articles de pêche, le plomb pour la chasse et quelques articles pour écoliers.

A droite, Esilda vendait aiguilles, fils, boutons, un peu de bonneterie et de vêtements (slips, combinaisons, caleçons longs...) et du tissu (finette et satinette)

Etienne avait obtenu ce bureau de tabac car il avait été blessé à la guerre en ayant fait la preuve de son courage. Il avait d'abord été gendarme. A cette époque, on vendait les cigarettes au détail.

Illustration : *Au bon vieux temps*, Claude Weill et François Bertin - Édition Ouest France, 2016



Didi Raspiengeas

Cordonnier

Son magasin était encore ouvert au début des années 50. Didi avait succédé à son père, cordonnier au même endroit après avoir commencé à Fouquebrune où il avait gardé une clientèle (on le voyait souvent portant un sac contenant les chaussures qu'il portait à ses clients).

Didi avait une expression que tout le monde connaissait. quand on lui demandait si les chaussures étaient prêtes, il répondait : « Demain, demain, pas de clous, pas de pointes... »



Léontine Adam

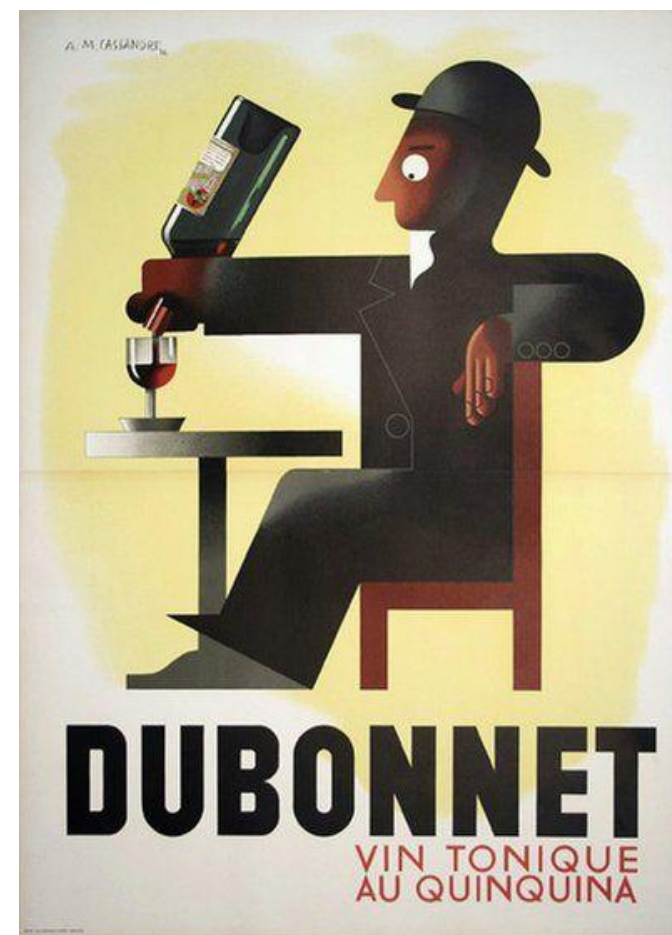
Bistrot de la mère Adam

Tout le monde disait : « Bistrot de la Mère Adam », si bien que personne ne se souvenait de son prénom, Léontine. Elle tenait un petit établissement tout en longueur où les joueurs de belote se réunissaient autour d'une bière ou d'un rouge limonade. Dans le bistrot, étaient vendus les journaux et les gens se servaient eux-mêmes.

La mère Adam élevait des poules dans sa cabane, située en haut de la côte de la Combe Noire (aujourd'hui, relais des chasseurs) : elle allait tous les jours, à pied, leur donner à manger.

Les écoliers qui venaient de loin laissaient leurs vélos chez elle.

Le bistrot a fermé au début des années 50.



Angel Bouvier

Bourrelier Tapissier

Angel Bouvier, dit Zaza, fabriquait toutes les pièces de harnais pour équiper les chevaux de trait : courroies, colliers d'épaules, sangles, mors...et on le voyait travailler derrière sa grande baie.

Dans son échoppe, ça sentait bon le cuir ! Il fabriquait aussi des couvre-pieds et c'est chez lui que l'on faisait les bâches, pour les moissonneuses, par exemple : il les étalait au milieu de la rue.

Zaza chantait tout le temps.



Orpha Bouvrien

Débit de boissons

Épouse d'Angel Bouvier, Orpha tenait un débit de boissons dans la rue de l'église. Comme chez la Mère Adam, les habitués venaient jouer à la belote et, souvent, elle faisait la 4°. Entre Orpha et la Mère Adam, il y avait un peu de concurrence. Zaza et Orpha étaient les parents de Raoul, que tous les monastériens connaissaient bien.



Alfred et Genevieve Millemont

Épicerie-primeurs



Au début des années 50, Geneviève avait pris la suite de sa mère, Mme Jarzat et elle est partie en 52. Elle vendait fruits, légumes et épicerie et faisait les tournées avec sa charrette et un petit âne, allant dans les villages. L'âne connaissait le chemin du retour !



Jacques Gautraud

Dentiste

Il est resté à cette adresse jusqu'en 1958, puis il s'est installé en face de l'actuelle Place Petite Rosselle.

Dans la maison, en 1959, Jean et Lucette Lacoste, alors juste mariés, ont ouvert un magasin de coiffure, pour hommes et pour dames (les femmes se faisaient coiffer à l'étage).



Ernest Andouin

Quincaillerie ferblanterie

Ernest, dit Nénesse, qui faisait alors le travail d'un plombier-zingueur, installait des tuyauteries, des dalles... Dans son atelier, il stérilisait les boîtes de conserves et réparait les casseroles percées et les ustensiles de cuisine abîmés. Il demandait souvent : « Quel est le comble du ferblantier ?... Remettre des culs neufs à une vieille cocotte... »

Sa femme était surnommée Fifille : tous les deux donnaient l'impression d'être amoureux comme des jeunes.

Maurice Clauzet et Pierre Chastagnol ont pris sa succession, le premier pour la quincaillerie et la peinture, et le second pour la ferblanterie.



Léandre et André Dedieu

Dedieu frères bois et chaussures

Installés dans ce magasin depuis 1944, ils avaient succédé à 5 générations, depuis la fin du 19° siècle où Jules Jaunet était alors sabotier, rue de la Fontaine. Au début du 20° siècle, Jules Marcel Dedieu, son fils, avait continué la fabrication des sabots et ouvert un commerce de « chaussures en tous genres » puis, arrêtant les sabots, il s'installe rue de l'Église et fait les foires et marchés avec une carriole (sur laquelle est écrit : « Dedieu, dit Jaunet, bois et chaussures ») et un cheval.

Léandre et André continuent le commerce et achètent un camion qu'ils garent dans les carrières, pour effectuer les foires et marchés. En 1944, ils quittent la rue de l'Église pour le 18, rue de la Boème. Jacques, puis Jean-Christophe leur succéderont à partir des années 50.

Parallèlement aux chaussures, les Jaunet-Dedieu font le commerce des bois de noyers que Léandre et André (dit Chef) recherchent dans la région et achètent sur pied. Une équipe de tâcherons, composée d'Eugène Ganne, Paul Denaud, Daniel Bonnet, André Milan, Claude Soulard...abattent les arbres et les débitent en billes : dur travail pour ces hommes dont certains travaillaient aussi à l'usine, mais les pauses, autour d'une entrecôte grillée aux échalotes, bien arrosée, font oublier la peine. Les billes de noyers sont alors stockées dans la gare de marchandises qui avait une marquise, et une grue montée sur des rails les charge dans les wagons qui les conduisent partout en France, en particulier à l'armurerie de St Etienne et jusqu'en Italie, pour faire des crosses de fusils.

C'était un commerce prospère qui, du fait de la raréfaction des noyers, s'arrêtera au début des années 60.

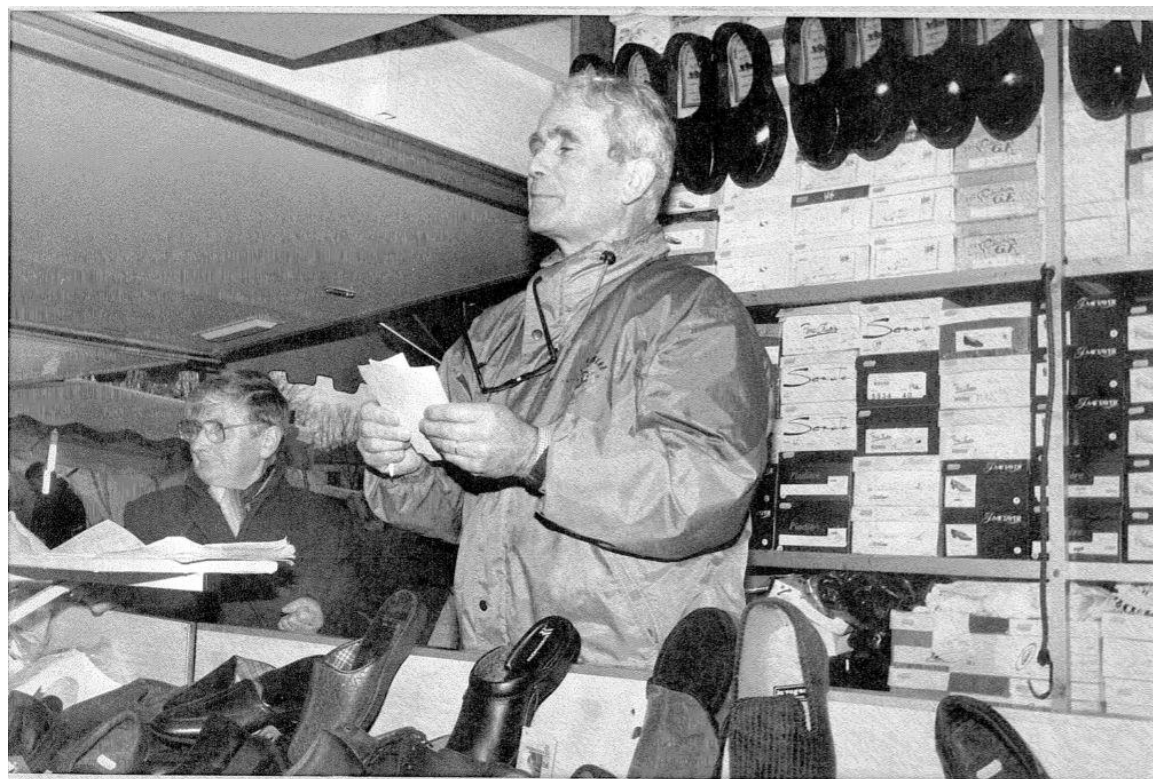
Léandre et André Dedieu

Dedieu frères bois et chaussures



Enseigne Dedieu dit Jaunet, bois et chaussures à Mouthiers.

Photographie prise par Alain Porte dans les années 1990
représentant Jacques Dedieu au marché.



France Mottard

Coiffeuse pour dames

Seule coiffeuse pour dames, à Mouthiers, jusqu'en 1959, elle avait beaucoup de travail et, comme les couturières, était très occupée au moment des mariages. De plus, comme tous les commerçants, à cette époque, elle travaillait le dimanche matin. Elle employait des ouvrières, comme Yvette Bars, Gisèle Larcher...

A cette époque, on faisait beaucoup de chignons bouclés, des permanentes chaudes, ce qui était désagréable, mais une permanente portait bien son nom car elle durait longtemps, pratiquement une année !



Famille Manaranche

Maréchalerie

Ici, les chevaux étaient ferrés et le matériel agricole réparé.

Sous le hangar, se trouvait « un travail », appareil dans lequel entrait le cheval et qui servait à le maintenir pendant qu'on le ferrait. Le maréchal-ferrant portait un tablier de cuir et dans l'atelier les odeurs étaient fortes, en particulier celle du fer chaud et celle de la corne chauffée. Il y avait toujours du monde autour de l'artisan au travail et certains des hommes l'aidaient. Parfois, on cassait la croûte et on discutait.

Cette maréchalerie a cessé dans le début des années 50, la famille Brégeas prenant le relais



Joseph Bourguet

Notaire

Joseph Bourguet, qui par ailleurs était un monsieur très nerveux, agité de tics, était très compétent : Il avait donc beaucoup de travail. Sa femme, par contre, était très calme : Ils avaient 7 enfants.

L'après-midi, pour se détendre, il aimait faire une petite promenade et, quand la salle d'attente était pleine, pour ne pas se faire voir, il sortait par la fenêtre, revenant par la porte en s'excusant d'avoir fait attendre, mais apparemment plus calme...Il était aidé par Huguette Nazaire et par Marcel Colombier.

Joseph Bourguet a été longtemps élu municipal, adjoint au maire, même.

Georges Moreau

Atelier de menuiserie

Georges Moreau a tenu son atelier jusqu'aux années 60 : Il faisait de la menuiserie dans les maisons, des escaliers par exemple. Son épouse Madeleine et lui-même étaient des gens discrets, très économes.

Georges Souland

Marchand de vin

Tout le monde le connaissait comme « le P'tit Souland » : il avait un grand chai, à l'emplacement de la poste, dans lequel on voyait les barriques qu'il recevait par le train. Sur certaines de ces barriques, sur des planches, étaient posés des bouteilles et des verres et les clients se réunissaient autour : On discutait, on buvait, on riait et on refaisait le monde !...C'était une façon d'oublier les soucis, de briser les solitudes.

« Y marche ben, mon p'tit coumarce ! » disait souvent M. Souland dont la maison se trouvait dans l'actuelle mairie où cohabitaient plusieurs locataires.



Albert Giraud

Réparateur de cycles

Ici, on réparait les vélos et les mobylettes, et c'était un autre lieu de rencontre. A cette époque, tout le monde se connaissait, ce qui n'empêchait pas les querelles de clocher... Les magasins et les ateliers étaient tous des lieux de rencontres, souvent animés.

La famille Giraud habitait rue du Fournil .



Gérard Brégeas

Maréchalerie

Cet atelier était situé à la place de l'actuelle médiathèque : les enfants trouvaient ce lieu un peu inquiétant, à cause du feu et du bruit. Ici, on faisait de la soudure, on forgeait le fer, on entretenait et réparait les machines agricoles, on ferrait les chevaux et les bœufs.

En plus de s'occuper des animaux, Gérard Brégeas soignait les hommes puisqu'il était rebouteux, et on venait le voir de loin pour se faire remettre à neuf!

Chez Ginet

Bar, restaurant, hôtel de la gare

L'établissement était tenu par Simone Ginet et Alice Contamine, sa maman : Il était ouvert 7 jours sur 7.

Dans la partie café-bar, certaines tables étaient en marbre, d'autres en bois et, dans la pièce, il y avait un gros poêle à bois. Ici, on pouvait boire, mais aussi manger. Il y avait toujours du monde devant le zinc bien verni. Simone était vive, coquette, souriante et aussi autoritaire. Les joueurs de belote étaient fidèles et les dimanches et jours de fête, la salle connaissait une grande animation à base de convivialité. Inutile de dire que les plaisanteries allaient bon train.

La salle à manger se trouvait à la place de l'actuel salon de l'esthéticienne : on s'y retrouvait pour les grandes occasions (mariages, communions...).

L'établissement comportait aussi une salle de bal, à l'étage, à laquelle on accédait par un escalier très étroit (à cette époque, les normes de sécurité n'existaient pas). On dansait fréquemment, le dimanche après-midi et le soir. Dans cette salle, on venait aussi assister à des séances de cinéma ou de théâtre, ces dernières données par des groupes locaux.

En dessous de la salle de bal, se trouvait l'écurie où l'on mettait autrefois des chevaux mais, dans les années 50, on se contentait d'y rentrer les vélos, mobylettes, motos.



Chez Ginet

Bar, restaurant, hôtel de la gare



M. Sandin

Tailleur de pierres

**Il travaillait surtout pour les cimetières et avait un dépôt dans le chai Battu (durant quelques temps, il y a même vécu). Il fabriquait des parpaings pour les caveaux et il en a fait pas mal.
Il a aussi réalisé la croix en pierre qui se trouve devant le presbytère.**

La Pharmacie

M. Berthommé puis M. Gauduffe

Tenue, jusqu'en 1955, par M. Berthommé, puis par Albert Gauduffe que tout le monde trouvait très serviable, très sociable : proche des gens, il donnait des conseils qui étaient écoutés. Comme beaucoup d'autres commerces, la pharmacie, dans laquelle on voyait beaucoup de bocaux, dont un qui contenait des sangsues, était ouverte le dimanche matin.



Famille Monnet

Primeurs, fruits et légumes

Edith Mornet, née Coiffard (ses parents étaient agriculteurs à Combe Noire), était d'une famille nombreuse : avec Pierre, son mari, elle tenait, rue de l'église, au N° 1, un petit magasin de primeurs dans lequel on pouvait aussi acheter des sardines demi-sel, de la morue et un peu d'épicerie.

Ils étaient très gentils, donc très populaires, proches de leurs clients. Au N° 3, dans les années 50, ils ont pris la quincaillerie, auparavant tenue, pendant quelques années, par Eva Vincent : Ils avaient donc deux magasins.



Yvonne Lablanche

Mercurie, tissus, laines, confection

Dans son magasin, rue de l'église, on trouvait du tissu au mètre, pour les draps, des cotonnades, des lainages, mais aussi des pulls, des tabliers, des combinaisons, des bas et des chaussettes, ainsi que toute la mercerie (boutons, rubans, élastique...) et de la laine. A cette époque, toutes les femmes savaient tricoter !

Mademoiselle Lablanche faisait les foires et avait un camion : Elle était très engagée politiquement (poujadiste) et en parlait volontiers. Elle a travaillé jusqu'en 1970.

Le Poujadisme fut un mouvement politique et syndical, imaginé par Pierre Poujade, en 1953 et disparu en 1958 : il prétendait défendre les commerçants et artisans et participa aux élections de 1956, sous la bannière « Union et fraternité française » qui porta à l'Assemblée Nationale 52 députés, parmi lesquels un certain Le Pen qui débuta ainsi sa carrière politique. Le poujadisme est donc un mouvement plutôt marqué à droite et toujours considéré comme réactionnaire ! En Charente, il avait organisé des manifestations devant l'hôtel des impôts de Barbezieux, par exemple...



Suzanne Charpentien

Brodeuse

C'était une excellente brodeuse, et elle travaillait beaucoup car, à cette époque, broder le linge était normal. A Mouthiers, bien des gens ont encore dans leurs armoires, du linge brodé par elle, en particulier des draps et des services de table. Quand on venait chez elle, on rencontrait son mari assis devant la porte : il était handicapé, ce qui lui ajoutait encore du travail.



Denise Faune

Couturière

Elle était veuve car son mari avait été tué à la guerre, en 1940. Elle a arrêté la couture en 1952 et a été remplacée par Odette Beaufort. Huguette Soulard avait fait son apprentissage chez elle.

Il y avait donc plusieurs couturières à Mouthiers, et du travail pour tout le monde car, à cette époque, on n'achetait pas de vêtements tout prêts : on achetait un coupon de tissu et on allait voir la couturière avec qui on choisissait les modèles sur des revues consacrées à la mode.



Mancel et Bérangère Clenfeuille Et Henri Fradet (Ritou)

Boulangerie

Pour aider sa fille Bérangère et son gendre, Ritou allait tous les soirs chercher, avec sa brouette, des fagots vers les abattoirs, ceci afin d'allumer le four à pain, le matin, très tôt. Il faisait aussi les tournées avec « son tube » et était toujours habillé d'un pantalon en gros velours tenu par de larges bretelles, et se chaussait de gros sabots. Il n'arrêtait jamais ! Et nombreux sont ceux qui le revoient, sa sacoche en cuir en bandoulière sur sa blouse grise. Le soir, il mettait, partout dans le quartier, ses toiles à sécher. Chez lui, les clients avaient des carnets et on notait les échanges blé contre pain.

En été, le four du boulanger était à la disposition des gens qui voulaient faire cuire une tarte, des volailles ou tout autre plat cuisiné, ce qui évitait d'utiliser les cuisinières.



Henri et Mathilde Fradet

Épicerie

Le magasin donnait un avant-goût des supérettes : on y trouvait beaucoup de choses et, selon les achats, le client recevait des tickets qui permettaient, au bout d'un certain nombre, de gagner des assiettes, des verres (une par une!). C'était le cas avec la chicorée Leroux ou le café Sanani... On pouvait aussi avoir des primes...

Mathilde comptait sur ses doigts et ne se trompait jamais ! La famille Fradet avait la réputation d'être économe.



Boulangerie Leninger

Charles Et Alice Leininger et leurs filles, Bernadette et Marie-Thérèse, étaient venus d'Alsace : à Mouthiers, ils ont rouvert la boulangerie fermée depuis longtemps et ils faisaient dans leur four à bois un excellent pain. Ils étaient des personnes très sympathiques, bien intégrées à la vie du village. Charles stockait son bois sous les carrières du bourg.



La foire de Mouthiers

Elle avait lieu le 8 de chaque mois et se tenait, bien sûr, sur le champ de foire. C'était un moment très animé et fréquenté car on y trouvait des choses variées proposées par les 7 ou 8 commerçants ambulants : tissus, confection, quincaillerie, chaussures, mercerie... On y voyait aussi le rémouleur qui aiguisait couteaux et ciseaux (bien pratique pour les couturières et les bouchers). Tous ces commerçants avaient l'habitude de déjeuner dans les 2 restaurants de bourg et ils repartaient tranquillement dans l'après-midi.

La gare

Située sur la ligne Paris-Bordeaux, elle jouait un rôle important dans le domaine des déplacements : les trains de voyageurs (omnibus) s'arrêtaient trois fois par jour pour Angoulême et Bordeaux, et l'on pouvait faire l'aller-retour. Comme beaucoup de personnes travaillaient à Angoulême, les abonnements étaient nombreux.

Il pouvait arriver que le train express fasse un arrêt en gare de Mouthiers, suite à une demande pour un voyage scolaire par exemple, ou pour un pèlerinage à Lourdes.

Le trafic marchandises était considérable : avec l'usine Laroche (papier, kaolin...), avec l'usine de feutre de Voeuil et Giget, avec les bois de noyers de l'entreprise Dedieu-Jaunet. Arrivaient aussi, pour les nombreux débits de boissons, les vins ; les animaux des fermes d'alentour partaient pour les grandes villes (Libourne, Bordeaux, Poitiers, Tours, Paris...et il en arrivait aussi pour les bouchers. Les engrais nécessaires aux agriculteurs arrivaient par wagons entiers.

Tous ces produits étaient stockés dans la « marquise » et des grues servaient à charger et à décharger : Il y avait donc beaucoup d'animation, qui se poursuivait sur la place, avec les camions et voitures. L'endroit était donc bruyant et agité !

La gare



Henri Battu

Vin en gros et boucherie

Tout en conservant sa charge d'acheteur de bétail sur pied, Henri Battu avait abandonné le métier de boucher pour ouvrir un chai spécialisé dans les vins vieux. Il vendait aussi du vin à tirer qui venait d'une production locale.

Tout au long de l'année, pour 10 bouteilles achetées, une était offerte, à condition que soient rapportées les vides, qui étaient mises à tremper dans des cuves installées le long du mur du presbytère : Des femmes les lavaient, enlevaient les étiquettes, avant que le vin ne soit mis en bouteilles. Cette activité provoquait une forte animation et beaucoup de plaisanteries !

Les barriques étaient, elles aussi lavées, directement dans la rue : l'eau qui coulait parfumait le voisinage. Quand les citernes arrivaient à la gare, plusieurs jours étaient nécessaires pour mettre le vin en barriques.

En plus du vin, Henri Battu s'intéressait aux vieux cognacs que les clients venaient acheter directement avec leurs fûts. Pour faire rempailler les bonbonnes, il avait obtenu l'autorisation de travailler avec les gitans des Alliers : il leur portait les joncs cueillis aux marais (actuelles tourbières) et en profitait pour leur apporter aussi vêtements, nourriture et tabac.

En dehors de ces activités commerciales, il était passionné par le rugby, ce qui lui permettait de fournir en vins et alcools une solide clientèle d'hôtels et de restaurants d'Angoulême et des environs. Il participait activement à la vie festive du village, avec les cavalcades, la descente de la Boème en semi-nocturne, la frairie qui lui donnait l'occasion de distribuer des tickets de manèges...

Considéré par tous comme un homme de bien, Henri Battu, qui avait été abandonné à sa naissance, ne supportait pas de voir des gens malheureux.

Robert Debaud

Cordonnerie

Cordonnier lui aussi très populaire, il exerçait son métier dans la propre maison ! Dans les années 1960, il a installé son atelier dans une cabane en bois située à l'emplacement du salon de coiffure Métamorphose.

Chez lui tout le monde trouvait chaussures à son pied !



Photographie : Chaussures pour enfant réalisées par Robert Debaud.

La distillation

Tous les ans, au même endroit, sur le bord de la Boëme, car il avait besoin d'eau, le bouilleur ambulant installait son alambic, étrange carriole couverte de tôle qui, très vite, s'entourait de fumée et d'odeurs : Les agriculteurs avaient alors le droit de transformer une partie de leur récolte de vin en alcool, ce qui donnait lieu à déclaration et à surveillance de la part des fonctionnaires chargés des impôts indirects, que l'on appelait « rats de caves ».

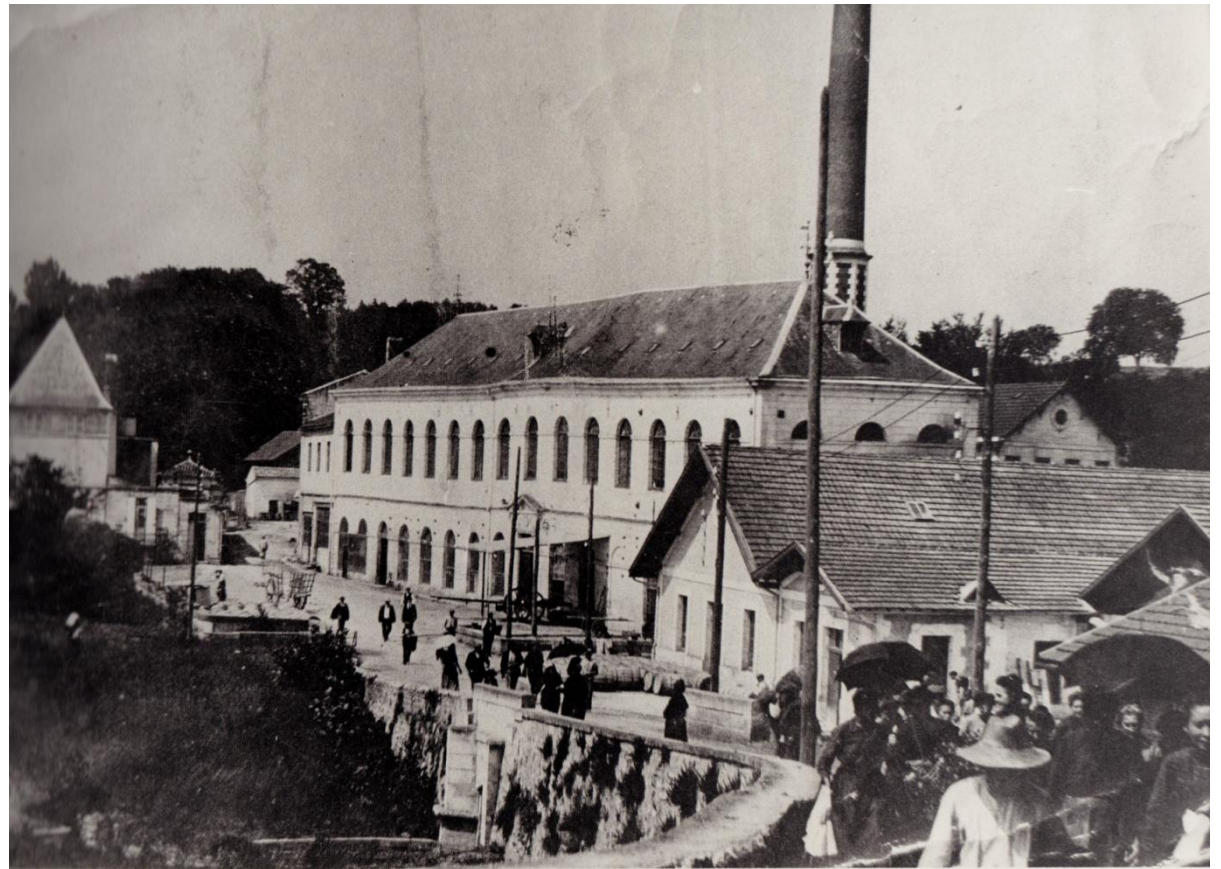
Autour de l'alambic, il y avait toujours du monde, car on venait aussi pour discuter, voire partager quelques grillades et goûter l'eau-de-vie à la sortie de la chauffe. Ce droit de produire de l'alcool, de vin mais aussi de prune ou de tout autre fruit, était connu sous le nom de « Privilège des bouilleurs de crûs » et il a été supprimé en 1959, devenant intransmissible par héritage, comme il l'était auparavant : Le législateur pensait faire disparaître ainsi l'alcoolisme à la campagne en mettant fin à la tradition du coup de gnôle ou de blanche, à plus de 60°, après le café... Désormais, seules les maisons de Cognac avaient le droit de produire les eaux-de-vie, selon un degré fixé officiellement à 40, après la 2^e chauffe.



La papeterie Laroche

L'usine

Le Mouthiers des années 50 n'aurait pas eu le même visage sans la présence de cet important pôle d'activité que constituait la papeterie Laroche : Femmes et hommes étaient nombreux à y travailler, constituant souvent une population qui avait deux emplois (paysans à certaines heures et ouvriers à d'autres). Les horaires de travail rythmaient la vie quotidienne, s'ajoutant à d'autres horaires : ceux des trains, la gare étant un autre pôle d'activités essentiel : il y avait d'ailleurs une circulation de marchandises, dans les deux sens, entre l'usine et le chemin de fer.



La papeterie Laroche

En sortant de l'usine, on passait par les boutiques et les ateliers, pour y faire les achats quotidiens ou pour s'y retrouver entre amis. De plus, le fait de travailler à la papeterie créait une véritable solidarité due au métier, solidarité qui n'excluait pas quelques rivalités.

Il est devenu difficile d'imaginer l'activité qui régnait sur le chemin qui conduisait au travail ou en revenait, de recréer les conversations.



La chaire à Calvin

Découvert en 1864, par Trémeau de Rochebrune, le site paléolithique d'abord appelé « Grotte de la papeterie », ou « de La Rochandry », n'a pris le nom de Chaire à Calvin que par le baptême qu'en avait fait Pierre David, fouilleur du site dans les années 1920-1930, célèbre pour être le découvreur de la frise sculptée qui fait la réputation de cet abri magdalénien (découverte qui pourrait avoir eu lieu en 1927). La raison qui poussa ce scientifique à donner ce nom au lieu reste encore mystérieuse car une chose est sûre : jamais Jean Calvin ne laissa de trace de son passage en ce lieu ! Il faut bien admettre, cependant, que ce changement de nom a su attiser la curiosité et donner à certains un aliment à l'imagination.

Il n'est pas inutile de rappeler que, avant les travaux de Pierre David, le « trou » dans le rocher avait été utilisé comme dépotoir par les ouvriers de l'usine, ce qui a pu faire dire que ce patrimoine local, que la découverte de Trémeau de Rochebrune n'avait pas suffi à tirer de l'indifférence générale, avait été protégé par des ordures... Certains monastériens se souviennent que l'on pouvait facilement aller jouer dans ce site qui n'était pas alors protégé. Désormais, tout le monde, dans le village, se sent dépositaire d'un trésor venu des temps glaciaires.